

PRÉFACE

Quand j'ai écrit la biographie de Rosa Luxemburg dont ce livre est une version abrégée, j'avais l'intention de reconstruire l'histoire d'une personne, d'un mouvement et d'une époque. Depuis 1917, le mouvement marxiste auquel elle a consacré sa vie est devenu par sa puissance et son extension un phénomène mondial qui domine une partie substantielle du monde développé comme du monde sous-développé, même si, dans ses formes et dans son idéologie il s'est transformé à en être méconnaissable. D'ailleurs, l'analyse des relations, si elles existent, entre Marx et ceux qui, dans le monde entier, agissent, écrivent ou se contentent de crier en son nom et s'affrontent féroce est devenue une industrie intellectuelle de première grandeur. On peut y obtenir des doctorats. Je dus nécessairement m'interroger sur la validité que conservait Rosa Luxemburg dans ce contexte et, il y a trois ans, je répondis négativement sur le plan de la pratique et positivement sur le plan de l'éthique. Mais je pense maintenant que je l'avais encore sous-estimée.

Le communisme que nous connaissons aujourd'hui a pris des formes multiples. De l'uniformité stalinienne rigide imposée par Moscou on est passé à un mouvement polycentrique. Bientôt, chaque pays communiste aura ou prétendra avoir sa propre version du communisme. Dans les pays où les partis communistes ne sont pas au pouvoir, ceux-ci revendiquent aussi le droit de prendre les décisions nécessaires pour adapter leur politique aux conditions particulières de leur société. Tous ces mouvements ont néanmoins un certain nombre de caractères communs et ce sont justement ces caractères communs qui les différencient de la conception qu'avait Rosa Luxemburg de la révolution.

En premier lieu, presque tous les mouvements communistes d'aujourd'hui (à l'exception peut-être des Cubains) sont préoccupés au premier chef par la question de l'organisation et de sa structure. Comme aucun mouvement communiste n'est arrivé par lui-même au pouvoir dans un pays industriellement avancé, la démocratie de masse qui, pour Rosa Luxemburg, devait être le moteur principal de la révolution socialiste, a été remplacée par des groupes bien organisés de révolutionnaires agissant pour le compte des masses, ou du moins en leur nom. Ils ont pris le pouvoir dans des pays relativement sous-développés, des pays peu industrialisés. Même en Chine, où l'on pourrait prétendre que la révolution a été accomplie avec un niveau de participation des masses au processus effectif de renversement du régime en place jamais atteint jusqu'alors, l'armée, avec sa discipline, et le recours à la lutte armée, ont joué un rôle essentiel. La conception soviétique d'origine, d'une élite de révolutionnaires prenant appui sur la classe ouvrière urbaine organisée, a laissé place à des stratégies révolutionnaires et des forces sociales bien différentes : d'un mouvement politico-militaire de résistance à l'impérialisme avec une très forte coloration nationaliste, comme au Viêt-Nam, à des groupes de guérilleros armés à Cuba et en Amérique du sud. Il y a de grandes différences, souvent accompagnées de justifications théoriques, entre tous ces mouvements et les bolcheviks ; ils partagent tous cependant avec les bolcheviks des différences plus grandes encore avec la révolution fondée sur une démocratie radicale de masse qu'envisageait Rosa Luxemburg. Faire ou diriger la révolution, tel est l'embarras. La question de la démocratie est complexe, mais il est certain que ces mouvements modernes, aussi démocratiques soient-ils, diffèrent substantiellement du type de participation démocratique au processus révolutionnaire qu'envisageait Rosa Luxemburg.

C'est d'ailleurs la distance historique entre son époque et la nôtre, le déplacement de l'action de

l'Occident hautement industrialisé vers le tiers-monde sous-développé qui dans un certains sens a rendu possible de mieux rendre justice à la valeur des conceptions de Rosa Luxemburg au sein de la tradition communiste, en affranchissant leur appréciation des nécessités idéologiques immédiates. Tant qu'il y avait des déviations, ou même la possibilité de déviations de la ligne centrale, unique, de l'orthodoxie soviétique (et tant qu'il fut admis qu'il ne pouvait y avoir qu'une seule orthodoxie, quelle qu'elle fût), débattre des conceptions de quelqu'un qui avait été en désaccord avec Lénine sur des points importants était nécessairement tabou. D'ailleurs, il ne pouvait y avoir de «simple» discussion ; tout était lutte, tout avait une signification contemporaine. Il n'y a que depuis la remise en cause de l'orthodoxie stalinienne, avec bien des hésitations et de fréquents retours en arrière, que la discussion de l'histoire communiste est devenue possible et dans le même temps plus libre. Les historiens communistes sont moins enclins à évaluer les erreurs des protagonistes à l'aune de la seule et unique orthodoxie bolchevique et de la nécessité de délivrer aux bolcheviks l'indispensable brevet d'infailibilité historique. Ils se sont mis désormais à écrire l'Histoire avec tous ses zigzags et ses impasses. Rosa Luxemburg a donc bénéficié de l'intérêt renaissant dans le déroulement des événements et en particulier de l'attention portée à l'histoire des deux sociétés, l'allemande et la polonaise, dans lesquelles elle a été la plus active. La position qu'elle a occupée pendant une bonne partie de la décennie qui a suivi sa mort lui a été rendue ; les mensonges et les dénigrements staliniens ont été réparés. Mais il ne s'est agi que d'une restauration strictement européenne, limitée dans l'espace comme dans le temps. Même si l'examen détaillé de ses actions et l'évaluation de ses conceptions restent encadrés, elle est redevenue une héroïne révolutionnaire, et non plus un personnage de second plan contesté, une révolutionnaire d'une époque révolue aux positions largement erronées. Pour les historiens et les idéologues des communismes asiatiques et latino-américains, aussi intéressante soit-elle comme personne, elle n'a guère à apporter dans le présent, pas plus que l'histoire de l'Europe d'avant 1914. En Asie, seul le parti trotskyste du Sri Lanka a fait preuve d'un intérêt particulier pour son œuvre.

Comme on le lira, la situation de Rosa Luxemburg est unique sur un plan : précurseur du communisme européen – et, par là, du communisme soviétique –, elle a sévèrement critiqué Lénine à plusieurs reprises ; elle a ainsi fourni des armes contre les bolcheviks aux socialistes de droite qui n'en trouvaient plus dans un marxisme rendu inoffensif par la distance. Il n'y a que Marx dont l'héritage soit aussi l'enjeu d'un tel affrontement entre communistes et anti-communistes. Dans son cas, le conflit a exagéré la périodisation de ses travaux. On oppose la phase humaniste du jeune Marx à la priorité qu'il donna ensuite aux questions économiques et à celle des classes : sa philosophie et sa sociologie contre son déterminisme économique et sa politique. Dans le cas de Rosa Luxemburg, les sociaux-démocrates mettent l'accent sur les passages de ses écrits qui traitent de la démocratie et de la liberté et les communistes insistent sur son engagement personnel dans la révolution sociale. Mais la « possession » exclusive de l'humanisme marxiste par des sociologues universitaires et des philosophes (pour beaucoup, des marxistes « déviationnistes ») s'est trouvée récemment battue en brèche par un intérêt renouvelé pour l'humanisme et la philosophie associé à la détermination de leur donner une expression politique concrète, et socialiste avant tout, dans certaines démocraties populaires : la Yougoslavie, la Pologne pendant un temps et plus récemment la Tchécoslovaquie. De même, les références du socialisme de gauche de la II^e Internationale à la participation des masses, à la démocratie, à la légalité socialiste et au respect des personnes ne sont plus l'apanage des partis ouvriers réformistes bien intégrés de l'Occident. Voici donc, à première vue, les causes d'une renaissance luxembourgistes dans les démocraties populaires. Je dis « à première vue » car tout lien entre ce qui s'est passé récemment en Yougoslavie et en Tchécoslovaquie et l'œuvre de Rosa Luxemburg est implicite plutôt que revendiqué ; d'ailleurs, les

premiers souffles de liberté ont révélé autant de libéralisme petit-bourgeois que de socialisme démocratique de gauche. Au moment où j'écris, la situation reste structurellement et idéologiquement indécise.

Il serait vain de chercher à établir un lien intellectuel direct entre le jeune Marx et Rosa Luxemburg ; la plupart des textes de jeunesse de Karl Marx n'ont été publiés que dans les années 1920 et d'autres plus récemment encore. On trouve cependant une relation assez évidente entre le marxisme créatif de Rosa Luxemburg, qui s'exprime en termes de lutte et de confrontation et les textes du jeune Marx sur l'aliénation et la nécessité subjective de la révolution. Tous deux jugeaient nécessaire de montrer combien intolérable était par nature cet ordre social qu'il fallait renverser. Ceci ne rend en rien les conceptions de Rosa Luxemburg plus immédiatement applicables aux problèmes actuels des démocraties populaires post-staliniennes, mais ces problèmes témoignent d'un déplacement des priorités vers celles qui étaient les siennes. Il y aura toujours un écart considérable entre le combat révolutionnaire pour abattre le capitalisme à l'ère impérialiste et les tentatives de rendre un régime communiste plus humain, plus respectueux des lois et plus démocratique. Les réformateurs tchécoslovaques et yougoslaves sont maîtres de l'appareil d'État. Il s'agit de le rendre capable d'instituer une plus grande participation, de faire du parti communiste l'animateur plutôt que le contrôleur ou le substitut des activités participatives et démocratiques. Bien que l'exigence du changement soit venue en partie des échelons inférieurs et moyens du Parti, le rythme des réformes a été fixé par les communistes qui détiennent le pouvoir. C'est là une situation très différente de celle de Rosa Luxemburg qui se battait d'en bas contre la bureaucratie d'un parti qui avait lui-même peu de pouvoir dans la société et aucune présence dans l'État, une institution marginale tout juste tolérée.

En bref, l'intérêt de Rosa Luxemburg pour les sociétés socialistes d'aujourd'hui ne réside pas dans une éventuelle mise en œuvre de ses conceptions, mais dans son orientation générale. L'étude de son œuvre révèle des tentatives de résolution de problèmes qui sont de nouveau – ou toujours – d'actualité malgré des changements révolutionnaires en direction du socialisme, malgré l'arrivée au pouvoir de gouvernements socialistes ou communistes. Dans les sociétés socialistes, elle n'est plus pour l'essentiel qu'un personnage historique, aussi important et flamboyant soit-il. Paradoxalement, c'est dans les démocraties parlementaires occidentales que les écrits programmatiques de Rosa Luxemburg ont soudain acquis une importance considérable, on pourrait dire sensationnelle. Je dois admettre que lorsque je me suis mis à étudier ses idées et sa vie, il m'est apparu extrêmement clairement qu'elle offrait avant tout une critique radicale sans égale de la société industrielle dans laquelle elle vivait. Si une révolte contre la nature intolérable de la société bourgeoise devait se produire, qu'elle découle d'une décision individuelle ou de la détermination collective d'un parti ou d'une classe, alors les idées de Rosa Luxemburg trouveraient toute leur place. Mais une telle radicalisation des attitudes à l'égard de ce qu'on appelle souvent la société moderne ou même post-moderne semblait bien improbable. Le déplacement même de la révolution communiste de l'occident industrialisé vers ce qu'on appelle aujourd'hui les pays sous-développés et la transformation du socialisme marxiste qui en a résulté – d'une « rationalisation » post-révolutionnaire d'une société pleinement industrialisée à une économie politique de l'industrialisation elle-même – avait éloigné l'arène révolutionnaire des démocraties industrialisées. Dans les années récentes, celles-ci étaient devenues des îlots de réformes partielles et d'ajustements socio-économiques dans l'océan de bouleversements révolutionnaires qu'était le reste du monde. Bien que sa philosophie, comme son mode de vie, aient été fermement ancrés dans l'occident industrialisé, Rosa elle-même avait joué un rôle considérable en prédisant et en favorisant le mouvement de la révolution de l'Occident vers la Russie. Il est vrai que pour elle un tel déplacement ne changeait en rien la

signification fondamentale de la révolution marxiste. Elle ne considérait pas le marxisme comme une philosophie du développement industriel : au contraire, elle estimait que la Russie révolutionnaire en 1905-1906 était prête (ou en tout cas plus prête qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors) pour une révolution au sens occidental. Comme je le souligne, lorsqu'elle oppose alors l'esprit révolutionnaire positif des Russes au dogmatisme et au conservatisme organisationnel des Allemands, elle s'appuie davantage sur une analyse des comportements que sur une analyse socio-économique. Il s'agissait de faire le même genre de révolution, mais les Russes s'y mettaient mieux. De bien des façons, Staline resta fidèle à cette conception, bien qu'il se soit agi d'une conception de la II^e Internationale. Selon lui, il ne pouvait y avoir qu'un modèle, de validité universelle, même s'il inversa la primauté de l'expérience révolutionnaire en donnant aux bolcheviks une priorité absolue et universelle. Quels que soient les moyens, il lui fallait parvenir à la parité avec l'Occident.

Paradoxalement, c'est comme philosophie et comme économie politique de l'industrialisation que le communisme soviétique et la tradition bolchevique présentent aujourd'hui le plus grand intérêt, des modèles qu'on pense d'ailleurs de plus en plus comme uniques, impossibles à reproduire. La détermination avec laquelle bien des démocraties populaires et les partis communistes en Occident cherchent chacun une voie originale vers le socialisme traduit cette reconnaissance du caractère unique de l'expérience soviétique. Pour de nombreux communistes, l'Union soviétique est aujourd'hui considérée comme conservatrice : conservatrice aux yeux des occidentaux par son refus de desserrer la mainmise institutionnelle du Parti au-delà des réformes et de la libéralisation introduites par Khrouchtchev ; conservatrice aux yeux des Chinois et des Cubains par son repli national, son manque d'enthousiasme pour la prise de risque révolutionnaire, sa préférence pour le développement de technologies pour défendre le territoire national plutôt que pour apporter son soutien à une stratégie offensive dans les pays en voie de développement. Il est possible que les réformes économiques dans l'Union soviétique d'après Khrouchtchev entraînent un jour une remise en cause de la structure politique encore rigide, mais ce n'est pas notre préoccupation présente : de fait, l'Union soviétique n'est plus un modèle ni pour les démocraties populaires ni pour les partis de gauche des démocraties parlementaires occidentales.

Mais mon pronostic initial – qu'on ne pouvait s'attendre qu'à peu de changements révolutionnaires dans ces dernières – s'est révélé bien erroné. Des ruisselets d'insatisfaction et de protestation encore diffus, à peine organisés et encore démunis de convictions idéologiques (si ce n'est l'expression d'un rejet pur et simple) semblent vouloir se réunir en un puissant torrent d'un mécontentement quasi-révolutionnaire. Il est vrai qu'il ne serait pas fondé sur les classes laborieuses, ce prolétariat auquel Marx assigna le rôle de moteur de la transformation sociale : dans ses premiers écrits, constitué des êtres dépossédés et aliénés, et plus tard analysé et défini comme le travailleur collectif qui n'était "propriétaire" de rien que de sa force de travail, des chaînes plutôt que des biens. En fait, presque toutes les prédictions optimistes des penseurs libéraux au sujet de la classe ouvrière ont été réalisées : les travailleurs sont devenus largement «socialisés» par l'accès à la consommation, par l'organisation, par l'obtention du suffrage et d'avantages sociaux substantiels. Ils sont devenus partisans du statu quo, discrètement, tacitement, parce qu'en en étant bénéficiaires. Aujourd'hui, la contestation vient de sections de la population auxquelles la pensée politique et sociale n'avait jusqu'à maintenant assigné aucun rôle spécifique et qui n'avaient jusqu'alors pas créé d'institutions politiques qui leur soient propres : les jeunes, surtout les étudiants, les minorités raciales, quelques intellectuels dissidents, voici le nouveau "prolétariat". Les motifs de leur mécontentement n'est pas toujours, n'est pas nécessairement un dénuement objectif mais plutôt un mélange de sentiment de dénuement relatif – une conscience des potentialités et des blocages qui en interdisent la réalisation –

et surtout une insatisfaction argumentée à l'égard de la société qui les entoure. Il n'y a pas de bonne raison pour que ces groupes ne forment pas un prolétariat au sens strictement marxiste et n'agissent pas comme tel. La causalité économique s'effondre, mais l'analyse d'une société bourgeoise en déclin et la détermination de la renverser demeurent.

Rosa Luxemburg, en marxiste parfaitement orthodoxe, soulignait la relation inéluctable entre l'exploitation économique et la conscience de classe prolétarienne (de la classe ouvrière). Comme beaucoup de ses contemporains, elle utilisait souvent l'expression « petit-bourgeois » comme une notion fourre-tout pour désigner les forces fluctuantes aux lisières du mouvement socialiste, parfois progressistes, parfois révolutionnaires, mais jamais des alliées sûres. Pour les idéologues communistes de l'Union soviétique et de beaucoup de démocraties populaires, les forces contestataires de l'occident appartiennent à cette même catégorie d'anarchistes petits-bourgeois. On pourrait s'en servir occasionnellement, mais elles ne sont pas socialistes, ni même potentiellement socialistes. Dans les conditions d'il y a cinquante ans, Rosa Luxemburg n'aurait pas soutenu ces groupes protestataires d'aujourd'hui, s'ils avaient existé.

Mais les conditions actuelles sont de fait très différentes. Dans ce domaine, les communistes, et particulièrement les communistes soviétiques, ont largement omis de mettre à jour leur analyse de la société bourgeoise. Avec une social-démocratie somnolente, souvent soumise, presque partout préoccupée de postes ministériels, avec des partis communistes qui ont encore du mal à se libérer de la camisole de force stalinienne, incapables d'indiquer une direction claire, le seul mouvement de refus et de protestation révolutionnaires émane de ces couches jusqu'à maintenant ignorées. Si nous supposons Rosa Luxemburg présente aujourd'hui, analysant la situation en tenant compte de tout ce qui s'est passé au cours des cinquante dernières années, nous ne pouvons affirmer aussi catégoriquement que son attitude à leur égard aurait été négative.

En tout cas, en Europe, Rosa Luxemburg a pris une place assez importante, en particulier chez les étudiants, dans la recherche d'un ancrage idéologique. En Allemagne, leurs dirigeants ont explicitement rejeté le communisme soviétique ; ailleurs, la question de la validité de son modèle s'est à peine posée. Leur idéologie, encore informelle mais en voie d'élaboration, semble un salmigondis de références à des sources aussi diverses que Lénine, Mao, Castro, Sartre, Marcuse et Rosa Luxemburg. Tout adepte consciencieux du marxisme les jugerait incompatibles, voire contradictoires. Comment un tel groupe de pères fondateurs peut-il aller du dirigeant de la révolution culturelle en Chine à un professeur de philosophie américain déjà âgé, d'un dirigeant militaire latino-américain au style tout à fait personnel à la théoricienne juive polonaise de la démocratie de masse ? Pourtant, ils ont tous des points communs. Ils ont tous jugé que leurs sociétés prérévolutionnaires étaient ou sont intolérables. Surtout, ils ont presque tous privilégié l'action comme la composante essentielle de l'engagement individuel à partir de laquelle se construiraient une organisation et une stratégie comme superstructure. Le développement de la ferveur révolutionnaire des participants individuels et son extension à des couches toujours plus vastes de la population ne peut être avant tout que le résultat de la lutte et non de la diffusion d'une pensée ou de prescriptions idéologiques qui leur viendraient de l'extérieur.

Pour en tirer la primauté absolue de l'action sur la rigueur de la formulation idéologique et sur la construction de la bonne organisation, il a parfois fallu faire violence aux doctrines de Lénine ; et violence également aux doctrines de Mao pour noyer sous l'élan de la ferveur révolutionnaire sa politique d'uniformisation révolutionnaire, voire d'homogénéisation des masses. Mais les contestataires d'aujourd'hui ne s'intéressent ni à l'exégèse, ni à la logique intellectuelle. Ils prennent

ce dont ils ont besoin et l'adaptent librement. La difficulté d'appliquer des préceptes maoïstes ou fidélistes aux universités allemandes ou aux ghettos noirs américains est une problématique scolastique, elle ne gêne pas l'action. Sans doute, ces références aux maîtres sont-elles éphémères et disparaîtront, ou plutôt elles seront incorporées à une idéologie plus conforme à la situation, fondée de plus en plus sur l'expérience acquise. On comprend bien pourquoi ces noms servent actuellement de marqueurs et d'inspiration.

La présence de Rosa Luxemburg parmi eux est significative pour une raison particulière. Plus qu'aucun des autres, elle se consacrait à l'action dans une société assez proche de la nôtre. Elle était le prophète par excellence de la révolution non institutionnelle. Elle prêchait la primauté de l'action et de la relation entre une situation révolutionnaire et l'entrée en scène de masses croissantes du «prolétariat». N'ayant pas d'expérience de l'État socialiste post-révolutionnaire et de l'aliénation persistante qu'on y a constatée, elle se concentrait sur les maux de la société et la nécessité de la transformer. Elle comprenait mieux que personne la relation entre l'engagement personnel et l'action, entre l'action et la conscience de classe, entre la conscience de classe et la révolution. L'étudiant qui manifeste contre la police en Grande-Bretagne et aux États-Unis et tire les leçons de cette expérience pour la tactique et la stratégie futures est dans ce sens bien plus proche de Rosa Luxemburg que les manifestants soigneusement organisés et dirigés qui se sont affrontés à des forces de police également organisées et dirigées, par exemple dans le Paris du début des années 1950. C'est la différence entre la révolution sociale et l'épreuve de force paramilitaire. C'est ce qui donne au débat de Rosa Luxemburg avec Lénine en 1904 et à sa critique de la révolution bolchevique, que j'analyse dans ce livre, leur résonance actuelle. Car les changements révolutionnaires dans les démocraties parlementaires ne seront jamais l'œuvre de paramilitaires professionnels.

Enfin, les événements, aussi bien dans les démocraties parlementaires que dans les démocraties populaires, ont mis en évidence de manière très différente la question du statut et du rôle des intellectuels à l'époque actuelle. Là encore, pour les intellectuels qui revendiquent un rôle dans la transformation de la société, Rosa Luxemburg représente un exemple important. Gardiens de la culture, porte-parole de l'idéologie et surtout peintres de la transformation à accomplir et pour laquelle il faut se battre, les intellectuels sont une composante essentielle de la révolution, et dans les traditions marxistes aussi bien que léninistes, maoïstes et fidélistes plus que dans toutes autres. Si les années 1920 et la période stalinienne furent de plus en plus l'ère des organisateurs, l'ère de l'ouvriérisme communiste, le démantèlement des contraintes physiques et intellectuelles en Yougoslavie, en Pologne et en Tchécoslovaquie a été d'abord l'œuvre des intellectuels. Nous avons tendance à opposer intellectuels et militants, mais ce postulat est incorrect. La véritable distinction est entre les intellectuels qui veulent le changement et les bureaucrates qui le refusent et dont la vision du changement est quantitative : plus plutôt que mieux. La critique de la domination bureaucratique, qu'elle soit fondée sur un consensus parlementaro-bureaucratique ou sur l'omniprésence du Parti comme en Union soviétique, est presque par définition un processus intellectuel. Il y a effectivement des périodes dans lesquelles intellectuels et militants sont séparés, dans lesquelles les uns ou les autres sont silencieux, mais aucune transformation de la société ne peut avoir lieu s'ils ne marchent pas ensemble. Mais si les changements récents en Europe de l'Est ont été principalement inspirés par les intellectuels, le développement de la contestation en Occident n'est pas encore parvenu à établir une relation satisfaisante entre les militants et les intellectuels. Ces derniers ont été mis sur la touche par le radicalisme même des militants, par la priorité qu'ils ont accordée à l'action. C'est peut-être pourquoi les militants restent attachés à un panthéon aussi bigarré de personnalités. Mais ce fossé est peut-être dû à une incapacité de la part des intellectuels d'aujourd'hui. Certains sociologues

prétendent qu'ils ont finalement été intégrés dans cette société généreuse, apparemment tolérante, cette société de communication de masse où tous savent lire et où peuvent se développer des cultures spécifiques ; d'autres se demandent si un tel traitement de faveur ne les oblitère pas, sonnant le glas de l'archétype de l'intellectuel. Pour l'instant, les militants sont certainement bien en avance sur les intellectuels, alors que c'était l'inverse à l'époque de Rosa Luxemburg. Son intérêt, dans ce contexte, est simplement de rappeler la nécessité d'une relation étroite entre les militants et les intellectuels. Elle personnifiait l'unité de la théorie et de la pratique sur laquelle Marx insistait si fortement. Les intellectuels d'Europe de l'Est ont souligné la nécessité d'élargir la base du pouvoir, celle de la participation des masses, du développement de la critique à la place de l'uniformité imposée d'en haut. Il est compréhensible qu'ils citent Rosa Luxemburg à l'appui de leurs revendications. À l'Ouest, les contestataires s'y réfèrent pour son engagement et son appel à l'action. D'un côté comme de l'autre, il semble que deux éléments différents mais essentiels de sa philosophie soient laissés de côté : à l'Est, ce sont les masses, qui n'ont pas encore été amenées à agir ; à l'Ouest, c'est la formulation intellectuelle du programme et de l'idéologie, qu'il faut bien que quelqu'un assure pour donner leur dimension universelle aux mécontentements actuels et les structurer.

Le but de cette version raccourcie de mon livre est de permettre à une audience plus large d'accéder à la vie et aux idées de Rosa Luxemburg. Son importance comme personnage historique est indéniable, et c'est à cette dimension historique que mes deux volumes étaient consacrés. Paradoxalement, c'est l'auteur d'une recension hostile parue en Pologne qui m'a fait prendre davantage conscience de son intérêt plus large et directement contemporain. En rejetant avec mépris mon livre qu'il qualifiait d'anti-communiste, en prétendant qu'il n'avait pour but que de fournir une béquille idéologique à la contestation naïvement anarchiste en Occident – laquelle, en lui opposant les réalisations du socialisme d'État en Pologne, il qualifiait de « forme virulente de l'anticommunisme » –, il m'a fait prendre conscience que Rosa Luxemburg, la marxiste orthodoxe, pouvait présenter un intérêt au moins aussi grand pour les contestataires dans le monde non-communiste que pour l'introspection historique des communistes au pouvoir. C'est pourquoi je dédie sans complexe ce livre à tous ceux qui voudront utiliser à leurs propres fins ce riche patrimoine d'idées, cette vie riche d'action et d'expérience. Le lecteur sera le meilleur juge de ce que Rosa Luxemburg peut lui apporter.

Oxford, 1968.